



Separatum from:

---

SPECIAL ISSUE 8

*Jacqueline Cerquiglini-Toulet*  
*Katharina Philipowski*  
*Barbara Sasse (eds.)*

## Medieval Forms of First-Person Narration: A Potentially Universal Format

(Villa Vigoni Talks I)

Published May 2021.

BmE Special Issues are published online by the BIS-Verlag Publishing House of the Carl von Ossietzky University of Oldenburg (Germany) under the Creative Commons License [CC BY-NC-ND 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Senior Editors: PD Dr. Anja Becker (Munich) and Prof. Dr. Albrecht Hausmann (Oldenburg).

<http://www.erzaehlforschung.de> – Contact: [herausgeber@erzaehlforschung.de](mailto:herausgeber@erzaehlforschung.de)  
ISSN 2568-9967

*Suggested Citation:*

Delale, Sarah: La traversée des sciences comme expérience humaine chez Christine de Pizan, in: Jacqueline Cerquiglini-Toulet/Katharina Philipowski/Barbara Sasse (eds.): Medieval Forms of First-Person Narration: A Potentially Universal Format (Villa Vigoni Talks I – BmE Special Issue 8), p. 195–221 (online).

*Sarah Delale*

## La traversée des sciences comme expérience humaine chez Christine de Pizan

*Abstract.* In the premodern first-person narrative, and especially when the first-person narrators became characters themselves, did the authors believe that they could write about anything? Did they believe there were limits to the subjects they could address? Did the fact that they were characters themselves impose restrictions on the number of possible subjects, or did it increase them? The works of Christine de Pizan provide insight into the variety of subjects which could be addressed in medieval writings classified as scholarly. In Christine de Pizan's work, the intention is for the reader to be able to identify with the character of the author-narrator, who shows limited understanding of the most complex scholarly subjects. The exploration of knowledge is considered to be an experience which directly engage the body and the senses. By imitating the attitude of her readers, their fears, and their difficulties in learning, the character of the author reassures her readership and embodies a mediating literary voice, a way of knowing which is educated without being overly intimidating. This type of author-character proved to be very effective in terms of its reception, but at times yielded surprising results.

Dans les manuels scolaires parus en France en 2019 à l'occasion de la réforme des programmes du lycée, les extraits d'œuvres de Christine de Pizan se limitent à des textes versifiés. On y trouve la ballade «Seulette suy et seulette vueil estre» («Cent Ballades», ballade XI, «Œuvres poétiques», t. I, p. 12), le rondeau «Je ne sçay comment je dure» («Rondeaux», rondeau VII, «Œuvres poétiques», t. I, p. 151), trois ballades et une complainte provenant

du dit du <Duc des vrais amans>, deux ballades tirées des <Cent ballades d'amant et de dame>, un extrait de l'<Epistre au dieu d'Amours> condamnant les médisances contre les femmes (au sein d'un corpus de textes intitulé <Poètes rebelles>) et un extrait du <Chemin de long estude> sur le chaos du monde. Ces extraits favorisent grandement la poésie lyrique et plus largement le discours: ce sont tous des énoncés ancrés à la première personne, que le locuteur en soit un personnage ou l'auteur.

Ces manuels scolaires mettent en lumière un des grands traits de la réception critique. Les lecteurs perçoivent les auteurs non tant comme des personnes qui étaient plus ou moins autorisées à parler à leur époque, que comme des gens qu'ils autorisent eux-mêmes, lecteurs, à parler, et seulement sur certains sujets. Une anthologie d'Alphonse Séché datée de 1908 explique par exemple que «Christine de Pisan avait pour écrire une facilité inouïe qui n'a pas été sans nuire à l'excellence de ses travaux. Elle déclare elle-même que de 1399 à 1405, c'est-à-dire en six ans, elle écrit <quinze ouvrages principaux, sans compter les autres particuliers petits dictiez, lesquels, tous ensemble, contiennent soixante-dix cahiers de grand volume>. C'est beaucoup, c'est même beaucoup trop! [...]» (Séché 1908, p. 33).<sup>1</sup>

Cette perspective de réception biaise forcément la perception des corpus, en censurant des matières à cause d'une certaine vision de la biographie des auteurs. On pourrait lui comparer une perspective de création sur les matières littéraires (sur la notion de <matiere> au Moyen Âge, voir Ferlampin-Acher et Girbea 2017). Que pense l'auteur de sa propre autorité face aux matières qu'aborde l'écriture? Dans les récits à la première personne dont il se fait personnage, croit-il qu'il peut écrire sur tout? Y a-t-il pour lui des limites aux sujets qu'il peut aborder? S'il s'utilise comme personnage, est-ce justement pour s'autoriser à parler de tout? Et dans ce cas, comment se met-il en scène? Est-il une entrave ou au contraire une aide à la multiplication des sujets?

Les œuvres de Christine de Pisan donnent un aperçu de la variété des matières abordables par l'écriture, matières qui s'inscrivent dans le

classement général des sciences médiévales. Ce sera l'objet de notre premier point. Or le propre des récits à la première personne, c'est de confronter non pas une <voix> mais un <corps> d'auteur personnage à la diversité des matières qu'il aborde. Pour Christine de Pizan, l'autrice doit donc constituer un biais de lecture au sein de son œuvre: non pas un <biais interprétatif> qui tromperait ou égarerait son lecteur, mais un <chemin de biais> offert au lecteur pour traverser fructueusement la matière opaque des sciences. Pour ce faire, l'autrice mime l'attitude de ses lecteurs, leurs sensations et leurs ressentis face à l'apprentissage. L'exploration des matières du savoir est en effet considérée comme une expérience humaine, expérience qui engage le corps et les sens des lecteurs tout autant que leur esprit – ce sera l'objet de notre second point. Cette construction d'autrice-personnage à la première personne s'est avérée très efficace dans sa réception mais a parfois donné des résultats surprenants, comme le montre un troisième point conclusif.

### **1. L'enchâssement des sciences, de la rhétorique à la métaphysique**

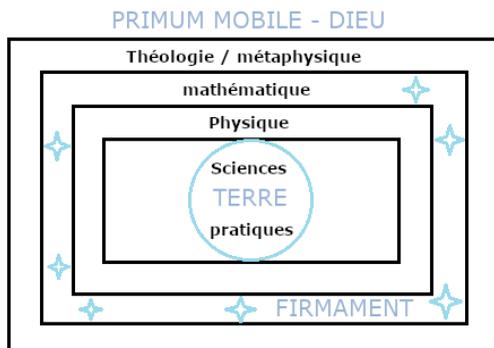
Christine a plusieurs fois évoqué la liste des sciences médiévales, avec quelques fluctuations selon les sources qu'elle utilisait (cf. Cropp 2005; Ribémont 2008 et 2009). Elle en a proposé un classement complet dans la quatrième partie de la <Mutacion de Fortune> (t. II, v. 7173–8070), qu'on peut figurer par le schéma suivant (nous reprenons le tableau publié dans Delale 2013, p. 109).

P H I L O S O P H I E	Theorique	Theologie / Metaphysique			
		Phisique			
		Mathematique	Arismetique		
			Musique		
			Geometrie	En plain	
				Grandeur numbrable de plain	
				Grandeur raisonnable	
			Figures fermes et estables		
	Astronomie / Astrologie				
	Pratique	Ethique			
		Yconomique			
		Politique	Ars et mestiers mechaniques		
			Ars et mestiers de parolles	Gramaire	
Dyaletique (et Logique)					
Rethorique					

Selon ce classement des sciences hérité en particulier des «*Etymologiae*» d'Isidore de Séville et du «*Tresor*» de Brunetto Latini, la philosophie se sépare en deux branches: théorique et pratique. Les sciences théoriques se séparent elles-mêmes en trois branches: théologie, physique et mathématique (cette dernière correspondant au *quadrivium*). Les sciences pratiques se répartissent quant à elles en trois branches: éthique, économique et politique, cette dernière regroupant les arts mécaniques et les arts de parole (qui correspondent au *trivium*). Les lettres, comme pratique savante, s'inscrivent à deux endroits de ce classement. En tant que discours à visée

pragmatique, elles sont liées à la rhétorique, donc à la politique, à un engagement dans la cité. Mais plus largement, en tant qu'activité réfléchissant au monde et dépeignant le monde, elles appartiennent à la science théorique et plus précisément à la métaphysique.

Ce classement reprend la distinction d'Aristote entre genre et espèce (<Metaphysica>, livre A, [981a], livre I 8–9, [1058a–1058b] et livre Z 12, [1037b–1038a]): chaque genre (un niveau hiérarchique supérieur, comme la pratique) se sépare en différentes espèces qu'il englobe toutes (comme les arts mécaniques et le *trivium*). Les matières de la science sont donc enchâssées les unes dans les autres: atteindre la matière suivante, c'est reculer dans l'échelle d'appréhension du monde. La hiérarchie des sciences est géographique: elle s'inscrit à l'intérieur du Cosmos, de l'échelle la plus restreinte à l'échelle la plus large. Les sciences pratiques, plus proches de la vie humaine, s'inscrivent dans l'entourage immédiat de l'être humain: ce sont des sciences terrestres, mondaines, elles appartiennent au monde d'en bas. La physique et le *quadrivium* s'intéressent à la fois à la terre et au ciel, soit à l'univers dans sa globalité jusqu'aux corps célestes. La théologie tente de remonter jusqu'au premier mobile, en tant qu'il englobe le Tout dont il est la cause.



De ce fait, plus l'être humain s'éloigne par l'étude de son milieu naturel (à savoir le monde pratique et quotidien), plus étudier lui est ardu, puisque l'environnement sur lequel il travaille lui demeure étranger. Telle est la définition de la métaphysique que Christine hérite d'Aristote:

Elle est dicte *theologie* ou *science divine* en tant que elle considere les essences ou substances separées ou les divines choses. Elle [est] ditte *Methaphisique*, c'est à dire *oultre nature*, de *metha* en grec, qui vault autant à dire comme *oultre*, et *phisis*, qui veult dire *nature*, en tant que elle considere *ens* et les choses, qui ensuivent à lui. Elle [est] dicte *premiere philosophie* en tant que elle considere les premieres causes des choses. Autressi elle est ditte *sapience*, et est son propre nom en tant que elle est tres generale et fait son possesseur cognoistre toutes choses. («Charles V», partie III, chapitre 3, t. II, p. 13–14)

On l'appelle «théologie», ou «science divine», parce qu'elle étudie les essences ou substances séparées ou les choses concernant Dieu. Elle porte le nom de «métaphysique», soit «au-delà de la nature», du grec «meta» signifiant «au-delà», et «physis» signifiant «nature», car elle étudie ce qui est au-delà de la nature. Elle est dite «première philosophie», parce qu'elle prend en compte les causes premières des choses. Elle est aussi dite «sagesse», et c'est le nom qui lui convient, car elle englobe tout et permet à son possesseur de tout comprendre. (Blanchard et Quereuil 2013, p. 227–228)

L'objet de la métaphysique est séparé des réalités humaines, «oultre nature», il correspond à l'«ens» (l'Être et ce qui en découle) et aux causes premières. La métaphysique est donc «première» non pas dans une suite linéaire, mais parce qu'elle est «très générale»: elle englobe toutes les choses à connaître. Elle essaie de remonter jusqu'à la source du savoir. Elle concerne un public restreint, seul capable de dépasser son aridité et l'invisibilité de ses objets:

car un pou d'elle sceu et clerement cogneu si est plus difficile et de plus grant valeur de tant qu'on scet des autres, il s'ensuit que de toutes elle est la moins humaine. [...] [E]t toutefois [Aristote] reprint-il l'erreur d'un pouete ancien, nommé Simonides, cy-devant dit, lequel disoit que seulement apertient à Dieu, non pas aux hommes sçavoir ceste science; car, disoit-il, comme elle soit tres digne, Dieu la s'est reservée; aussi à homme, elle qui est si noble, et lui qui est si vil et soubmis à tant de fragilités et de deffaulz, elle n'est pertinent. («Charles V», partie III, chapitre 67, t. II, p. 173–174)

Car si savoir et comprendre clairement un peu de [métaphysique] est plus difficile et plus précieux que le savoir des autres sciences, il en découle qu'elle est la moins humaine de toutes les sciences. [...] Mais [Aristote] critique l'erreur du poète Simonide, [...] qui prétendait que cette science n'appartient qu'à Dieu et non aux hommes, disant que, parce qu'elle était particulièrement respectable, Dieu se l'était réservée et que, à cause de sa noblesse, elle ne convenait pas à l'homme, être très vil et sujet à tant de faiblesses et de défauts. (Blanchard et Quereuil 2013, p. 338)

Pour Aristote comme pour Christine de Pizan, la métaphysique est certes aride mais cette aridité ne doit pas décourager les hommes. Dieu n'agit pas par orgueil en entravant l'accès à sa connaissance, c'est simplement un changement de milieu qui rend cet accès plus difficile, la nature de Dieu défiant la corporéité humaine.

C'est pourquoi il est possible aux auteurs de se limiter au monde terrestre et à la physique d'ici-bas: l'émotion de l'amour, l'écriture sur les mœurs, la peinture du quotidien et surtout l'usage politique de la langue dans une visée pragmatique et mondaine relèvent tous des sciences pratiques, d'un simple apprentissage de la grammaire. C'est ce qu'indique Christine à la cinquantième des <Cent Ballades>:

Car qui se veult de faire ditz chargier  
Biaulz et plaisans, soient ou longs ou cours,  
Le sentement qui est le plus legier,  
Et qui mieulx plaist a tous de commun cours,  
C'est d'amours, ne autrement  
Ne seront fait ne bien ne doucement,  
Ou, se ce n'est, d'aucunes belles meurs,  
Je m'en raport a tous sages ditteurs.  
(<Cent Ballades>, Ballade L, <Œuvres poétiques>, t. I, p. 51)

Car pour celui qui veut se charger de composer des dits beaux et plaisants, qu'ils soient longs ou courts, le sujet qui est le plus agréable et qui plaît le mieux à tous selon l'opinion commune, c'est l'amour. Autrement, ils ne seront ni bien ni doucement composés, si ce n'est lorsqu'ils portent sur de belles mœurs: je m'en rapporte à ce que disent les poètes sages. (Nous traduisons)

Peu familiers de l'étude, c'est-à-dire du travail intellectuel abstrait, la plupart des esprits se limitent aux sujets les plus concrets. Ce <sentement le plus legier>, le moins pesant à aborder, à découvrir et à assimiler, c'est le reflet des interactions sociales humaines: l'amour et les belles mœurs. Même parmi les princes, seuls quelques-uns en apprendront plus si leurs dispositions intellectuelles le permettent, comme le conseille Christine dans son traité d'éducation masculine, le <Livre du corps de policie>:

je suppose que le prince vueille que son enfant soit entroduit en lettres tant avant comme de savoir les regles de gramaire et entendre le latin [...]. Et se il le voit aucunement enclin ou subtil en science, il lui doit pour plus lui faire embelir, monstrier et faire entendre la grant felicité qui est en savoir et lui ouvrir les voies de philosophie, c'est a savoir les sciences lui faire sentir et donner a entendre. (<Corps de policie>, partie I, chapitre 3, p. 5, l. 6–29)

je suppose que le prince voudra faire apprendre les lettres à son enfant jusqu'à tant qu'il connaisse les règles de la grammaire et qu'il comprenne le latin. [...] Et s'il voit son enfant quelque peu intéressé ou doué pour les sciences, il doit, pour embellir ses qualités, lui montrer et lui faire sentir la grande félicité qui réside dans le savoir et lui ouvrir les voies de la philosophie, c'est-à-dire lui faire découvrir et comprendre les sciences. (Nous traduisons)

Ainsi, quand Christine de Pizan loue Louis d'Orléans dans le <Charles V> (partie II, chapitre 16, t. I, p. 173–174), c'est uniquement pour sa maîtrise de la rhétorique en tant que science à visée pratique – et non pour une pensée philosophique abstraite, qui réfléchirait aux réalités dépassant les seuls rapports sociaux publics et privés. Pour un prince, exercer sa fonction se limite à la politique, science terrestre. La connaissance des sciences théoriques est une occasion d'<embelir> ses qualités: un surplus louable et non une nécessité.

En soi, il n'existe aucune limitation préalable dans la parole des auteurs, et dans l'incursion des poètes au sein des matières de la connaissance. Le récit à la première personne suit chez Christine de Pizan cette règle: là où Christine ira, elle pourra explorer les matières à la mesure de son entendement. L'articulation entre la science la plus abstraite et la vie biographique

ici-bas est d'ordre explicatif: ce que la vie procure, les sciences théoriques l'expliquent et en consolent. Comme le dit Christine à Philosophie dans l'«*Advision Cristine*»:

a toy, celestielle congnoissance separee des viltés de ça jus et vraie phisicienne, essoreray et esventeray les complaints de mes pensées, confiant que ta clémence n'ara a despris l'umblé voix de ta servante et amenistreras reparacion a la ruine de mon espoir rué jus par les soufflemens de Fortune. («*Advision Cristine*», partie III, chapitre 2, p. 95)

je t'exposerai et te ferai connaître mes complaints et mes pensées, à toi, Savoir céleste séparé des bassesses d'ici-bas et véritable médecin, confiante en ta clémence qui ne méprisera pas l'humble voix de ta servante, et qui apportera réparation à la ruine de mon espoir, abattu par le souffle de la Fortune. («*Voix de femmes*», p. 494)

En somme, plus on s'éloigne du monde quotidien et plus l'étude des sciences fournit une consolation puissante. Quand on s'adresse à un public laïc et mondain comme le fait Christine de Pizan, cette variété de sujets a pourtant toujours la nécessité de revenir au monde quotidien, de s'inscrire dans une utilité pratique. Pour introduire le lecteur aux matières les plus absconses, il faut donc trouver une voie de biais, qui l'instruise sans l'effrayer: c'est tout le rôle du personnage d'autrice que construit Christine.

Christine de Pizan est en effet dans ce rôle la meilleure des candidat(e)s, puisqu'en tant que femme, elle est en butte à un problème d'autorité littéraire. Les frères Col le lui rappellent dans leurs lettres du débat sur le «*Roman de la Rose*»: en tant que femme qui n'a pas fait d'études universitaires, elle est soupçonnée de présomption lorsqu'elle dénonce une œuvre érudite. Son éducation ne lui donne pas l'«*ethos*» suffisant pour assumer la création d'œuvres véritablement savantes, comme elle le dit elle-même à Pierre Col:

j'aime l'estude et vie solitaire, et par frequenter et exerciter ycelui, peut bien estre que je y ay cueilli des basses flouettes du jardin delicieux, non pas monté sur les haulx arbres pour cueillir de ce beau fruit odourent et savoureux – non mie que l'appetit et la voulenté n'y soit grant, mais foiblece d'entendement ne le me seuffre. («*Epistres du debat*», Épître de Christine de Pizan à Pierre Col, [33a–c], p. 206–207)

j'aime l'étude et la vie solitaire. En vivant ainsi, il se peut bien que j'aie cueilli quelques petites fleurs du jardin délicieux, mais je ne suis pas montée aux grands arbres pour aller cueillir le beau fruit odorant et savoureux, non tant par manque d'appétit et de volonté, mais à cause des limites de mon intelligence. (Greene 2006, p. 267)

La même «foiblesce d'entendement» caractérise donc Christine et ses lecteurs les plus humbles. Pour l'autrice, étudier les sciences n'entraîne pas leur possession mais fournit simplement une expérience transitoire. C'est une cueillette de fleurs et non l'assimilation de fruits plus consistants, c'est la traversée rapide et légère d'un pays qui ne sera jamais le sien. Ainsi présente-t-elle sa visite, en songe, de l'université de Paris: «fus convoiee par maintes chambres et haultesces de plusieurs degrez, et [comme] les passages et destrois des ditz degrez fussent penibles et difficiles a ceulz qui acquerir et posseder les vouloient – a qui ne fut souffert se trouvez souffisans ne fussent –, a moy qui transitoirement estoie errant par yceulx assez legiere fu la voie» («Advision Cristine», partie III, chapitre 1, p. 91; «je fus conduite à travers de nombreuses pièces et on me fit passer par des lieux élevés de plusieurs degrés; les passages et les étroits couloirs qui y conduisaient étaient difficiles et pénibles à franchir pour ceux qui voulaient les acquérir et les posséder – et on ne les aurait pas admis si on ne les en avait pas trouvés dignes; mais pour moi qui ne faisais qu'y passer temporairement, le chemin fut assez facile», «Voix de femmes», p. 491). Dans cette traversée des sciences elle entraîne son lecteur, visiteur avec elle de réalités qui seront seulement effleurées mais dont un grand réconfort peut surgir.

## **2. Mettre le savoir en récit: une autrice incarnée comme expérience des matières**

Le récit à la première personne se différencie d'un traité justement parce qu'il n'est pas un simple discours. Il convoque un autre monde que celui du lecteur, un monde possible plus ou moins similaire au nôtre, dans lequel il enchâsse des événements appartenant à un autre espace-temps. Là où l'auteur d'un discours voulant clarifier sa matière aurait fourni des chapitres

explicatifs, des gloses marginales ou des notes au lecteur, l'auteur d'un récit puise dans les outils de la narration pour expliquer l'univers narratif et les matières qui le constituent. L'auteur peut ainsi construire un personnage narrateur à son image.

Parfois, ce personnage ne porte pas le nom ou l'identité de l'auteur. Chez Christine de Pizan c'est le cas du «Dit de la pastoure», raconté du point de vue d'une bergère, et du «Livre du duc des vrais amans» où la première personne renvoie au personnage principal de l'amant. Mais le personnage narrateur est toujours un *alter ego* possible à la fois de l'auteur et du lecteur: une personne suffisamment universelle pour qu'on puisse s'imaginer, en tant que lecteur, occuper sa place. Le changement d'auteur au sein du «Roman de la Rose», indiqué dans le corps même du texte, dissocie les identités de l'amant, assimilé au premier auteur qu'est Guillaume de Lorris, et du second auteur, Jean de Meun. Pourtant, cette dissociation n'amoindrit pas les accointances possibles entre le lecteur et le personnage de l'amant. En effet, le personnage à la première personne est la plupart du temps conçu comme un siège d'identification immédiate pour le lecteur. Pour l'auteur, ce personnage sert donc moins à garder le contrôle sur le récit qu'à proposer au lecteur un véhicule de compréhension – un véhicule dans lequel traverser l'univers du récit, un peu comme les parcs à thèmes que l'on traverse en train sans possibilité de s'écarter de la voie tracée à l'avance par les rails, afin d'éviter les dangers ou les zones en déshérence.

Le personnage à la première personne est donc un véhicule: un véhicule humain, c'est-à-dire un corps dans lequel le lecteur va se glisser. Son accès à la connaissance est d'abord sensitif: la théorie aristotélicienne postule que c'est par les sens que nous faisons l'expérience du monde et que nous pouvons vérifier l'exactitude des théories abstraites (cf. Cerquiglini-Toulet 2000). Dans les récits à la première personne de Christine de Pizan, trois sens sont privilégiés pour mettre en scène le degré de difficulté lié à chaque

matière évoquée. Ces trois sens sont la vue, le goût et le toucher (lequel a pour récepteur le corps tout entier).<sup>2</sup>

Pour Aristote, la vue est le sens préféré de l'homme. Les yeux offrent une gamme de connaissance dans toutes les matières, des plus concrètes aux plus abstraites, parce qu'ils captent la lumière, laquelle fait partie de la physique terrestre comme de la physique céleste. De plus, les yeux ne nécessitent aucun contact direct avec l'objet étudié: ils perçoivent donc des objets beaucoup plus éloignés. Christine ne manque pas de citer à ce propos le commentaire de Thomas d'Aquin sur la *«Métaphysique»* d'Aristote:

celui sens [qui est fait par les yeux, c'est assavoir le veoir, entre tous les autres sens] nous l'amons et cherissons le plus, [...] comme il soit manifeste que le veoir ait .II. propres dignetés plus que les autres: l'une, car parfaitement cognoist, car il est esperituel plus que nesun des autres [...], laquel chose appert par le remuement de lui vers son objett [...]; la .II<sup>e</sup>., car plusieurs differences des choses nous demonstre, comme [...] le veoir soit demoustratif plus que nul des autres sens, car la vertu des autres s'estent seulement aux choses basses, et cestui, par la vertu de lumiere, cognoist meismes les substances du ciel. (*«Charles V»*, partie III, chapitre 65, t. II, p. 166–167)<sup>3</sup>

Le sens de la vue [...] est celui que nous aimons et chérissons par-dessus les autres [...]. Il est évident que la vue a deux supériorités sur les autres sens: la première, c'est qu'elle connaît à la perfection, car c'est un sens plus spirituel qu'aucun autre [...], ce qui se constate par le mouvement de l'œil vers son objet [...]. La deuxième supériorité de la vue, c'est qu'elle nous fait apparaître de nombreuses différences dans les choses; [...] [car] la vue sert davantage à montrer que tous les autres sens, car la vertu des autres se limite aux choses d'en bas, alors qu'elle, par la force de la lumière, s'étend même aux corps célestes. (Blanchard et Quereuil 2013, p. 333)

C'est donc à travers le sens de la vue que Christine raconte dans l'*«Advision Cristine»* sa rencontre avec la philosophie, appelée aussi *«théologie»* et *«métaphysique»*. Dans les combles de l'université de Paris, Christine surprend des voix chantant derrière une porte. L'accès donné à la plus difficile des sciences est métaphorisé par cette porte dont Christine entend déverrouiller les barres et dont elle ose entrouvrir le guichet:

si tost que ouvert fu, une tres grant lumiere me fery en la face et es yeulx que de tous poins cuiday estre aveuglee. Par quoy de paour et de la merveille cheüs sur le seuil de l'uis comme pasmee, me repentant de si hault estre montee. Adonc, comme encore a terre fusse gisant, yssi une voix femmenine de ce pourpris haulte sonnans [...]. Lors de rechief, comme desiruse de choisir a l'ueil la beauté merveilleuse qui m'apparoit estre ou lieu dont sailloit tel clarté, adreçay ma veue de plain visaige tout parmy le dit huisselet. Mais tout ainsi comme, quant parmy le ray du souleil on regarde contre mont ou ciel, il semble veoir en l'espere luisant ung visaige si cler que l'ueil humain ne le puet souffrir, semblablement la vi une telle tres luisant espere qui toute la chambre emplissoit de tres grant resplendeur. [...] Si baissay incontinent ma veue ja toute esblouie; mettant ma main au devant, dis ainsi: <Tres haulte et tres noble creature de laquelle la congnoissance m'est occulte, [...] plaise vous me certifier doncques la propriété de vous, ma venerable maistresse. Et elle a moy: – Ma meschinete, saiches que, non obstant que tes yeulx foibles ne me puissent clerement veoir pour leur groisseur, que je suis celle qui nuement et visiblement s'apparu ou temps de l'exil et de sa tribulacion a mon chier amé filz Bouece le tres souffisant philosophe>. (<Advision Cristine>, partie III, chapitre 1, p. 93–94)

Aussitôt qu'elle fut ouverte, une lumière si forte me frappa le visage et les yeux que je crus tout à fait que j'étais aveuglée. À la suite de quoi, sous l'effet de la peur et de l'étonnement, je tombai sur le seuil presque évanouie, me repentant d'être montée si haut. Alors, tandis que je gisais encore à terre, une voix féminine sortit de ce lieu clos et résonna avec force [...]. Alors, désirant voir à l'œil nu la beauté merveilleuse qui me semblait se trouver dans le lieu d'où jaillissait une telle clarté, je dirigeai mon regard bien en face à travers la petite porte. Mais de même que lorsque l'on voit dans la sphère brillante un visage si étincelant que l'œil humain ne peut en supporter la vue, je vis d'une façon semblable une sphère tout aussi brillante qui emplissait toute la pièce d'un éclat éblouissant. [...] Je baissai aussitôt les yeux, tout éblouie, et mettant ma main devant, je dis: <Très haute et noble créature, dont la connaissance m'est cachée, [...] qu'il vous plaise aussi de me confirmer quelle est votre nature, ma vénérable maîtresse>. Et elle me répondit: <Ma petite servante, bien que tes faibles yeux ne puissent clairement me voir à cause de leur manque de finesse, sache que je suis celle-là même qui apparut visiblement et directement au temps de son exil et de ses malheurs à mon fils bien-aimé Boèce, le très grand philosophe>. (<Voix de femmes>, p. 492–493)

Toute la scène illustre ce propos du <Charles V> sur la métaphysique: «un pou d'elle sceu et clerement cogneu si est plus difficile et de plus grant valeur de tant qu'on scet des autres» (<Charles V>, partie III, chapitre 67, t. II, p. 173: «savoir et comprendre clairement un peu de [métaphysique] est plus difficile et plus précieux que le savoir des autres sciences», Blanchard et Quereuil 2013, p. 338). La difficulté est indiquée par une échelle de hauteur: Philosophie resplendit comme un astre, symbole de son appartenance aux derniers cercles cosmiques. Christine reste éblouie comme lorsqu'on regarde le soleil <contre mont ou ciel> et doit <b[aisser] incontinent [s]a vue>. La difficulté est aussi figurée par la <grosseur> et la <foible[sse]> des yeux, leur manque de subtilité pour filtrer correctement la luminosité. Ce défaut pousse Christine à masquer de sa main une partie de la lumière, alors que Boèce avait été capable de voir Philosophie <nuement et visiblement>.<sup>4</sup> La porte de la philosophie s'ouvre, mais son accès n'est pas pour autant garanti au lecteur qui aurait des difficultés d'intellection: pour le rassurer, l'autrice se dépeint elle-même en difficulté, garantie que le lecteur ne sera pris ni de haut ni de court.

Deuxième sens convoqué dans l'accès aux sciences, le goût signale également différents degrés dans l'appréciation d'une connaissance (cf. Cerquiglini-Toulet 2000). La métaphore de la nourriture n'a pas toujours le même fonctionnement. Parfois, on différencie des matières plus grossières, de moindre qualité, et des matières plus subtiles et délicieuses, d'excellente qualité. C'est le cas lorsque Christine répond à Philosophie à propos de sa rencontre avec Boèce:

Car, comme tu eusses nourry du lait de tes mamelles et de tes precieux metz ton tres amé filz dessus dit qui tant te honnoura et ama, ne l'oublias pas ou temps de sa grant neccessité et pareillement plusieurs autres de tes enfans, semblablement je suppose que moy, ta servile mercenere que tu as nourrie des demourans des grosses viandes de tes tables, tu n'oublieras. (<Advision Christine>, partie III, chapitre 2, p. 94)

Comme tu avais nourri du lait de tes mamelles et de tes précieux mets ton fils bien aimé dont nous avons parlé, qui t'honora et t'aima tant, tu ne l'oublias

pas quand vint le temps où il en eut un très grand besoin, et tu en fis de même pour plusieurs de tes enfants; de la même façon, je suppose que tu ne m'oublieras pas, moi, ton humble servante, que tu as nourrie des restes des abondantes nourritures de ta table. (‹Voix de femmes›, p. 494)

Le lait, nectar subtil et délicieux issu directement du corps de la philosophie, s'oppose aux «demourans des grosses viandes», ces restes les moins raffinés consommés par Christine, délaissés par les autres disciples de Philosophie. Ailleurs dans l'«Advision Cristine», la boisson représente à l'inverse la matière la plus simple et la viande la matière la plus difficile: ces valeurs sont cette fois liées au temps de mastication et à la difficulté à avaler.

dit de toy le benoit saint Gregoire [...] qu[e] «ta doctrine et sainte Escripiture aucune fois nous est viande, aucune fois buvraige. En lieux plus obscurs, lors est ce qu'elle nous est viande; car, quant nous l'exposons, c'est la viande que nous maschons, et quant nous l'entendons, c'est ainsi comme la viande que nous avalons. Mais es lieux ou elle est plus clere, nous est buvraige, car quant elle n'a besoing de exposicion, nous la humons ainsi comme nous la trouvons». (‹Advision Cristine›, partie III, chapitre 27, p. 141–142)

le bienheureux saint Grégoire, ton docteur, [dit de toi] dans le premier livre des *Morales*: «Ta doctrine et ta sainte Écriture sont parfois pour nous une nourriture, parfois un breuvage. Aux endroits où elle est plus obscure, elle nous est une nourriture; car quand nous l'expliquons, c'est une nourriture que nous mâchons, et quand nous la comprenons, c'est comme une nourriture que nous avalons. Mais aux endroits où elle est plus claire, elle nous est un breuvage, car quand elle n'a pas besoin d'explication, nous la buvons comme nous la trouvons». (‹Voix de femmes›, p. 535)

Certaines métaphores, enfin, reposent sur la capacité d'assimilation des matières: les lecteurs plus subtils savent atteindre les couches internes et cachées des aliments quand les moins expérimentés se contentent d'en consommer la couche externe:

Et pour ce que la matiere d'amours est plus delitable a ouÿr que d'autre, firent communement leurs ficcions sus amours pour estre plus delitables mesmement aux rudes qui n'y prennent fors l'escorce, et plus agreable aux subtilz, qui en succent la liqueur. (‹Epistre Othea›, [82], glose, p. 316)

Et parce que la matière amoureuse est plus agréable à écouter que les autres, ils firent habituellement porter leurs fables sur des sujets amoureux afin qu'elles soient plus agréables, même pour les plus sots qui ne profitent que de l'écorce, et plus douce pour les esprits subtils qui en dégustent la liqueur. (Nous traduisons)

Il s'agit là de métaphores clichées et de lieux communs littéraires très anciens. Mais on remarquera que le lecteur qui se contenterait de la grosse viande, du breuvage facile à avaler ou de l'écorce n'est pas condamné: cette consommation est présentée comme une des voies possibles de la lecture. Le personnage d'autrice et narratrice ne représente pas lui-même le mode de lecture le plus complexe de son livre: il laisse aux lecteurs les plus subtils le soin de percevoir, mieux que ne le ferait son personnage, les niveaux de sens les plus obscurs.

On retrouve le même choix d'une voie moyenne dans «Le Livre du chemin de long estude». Ce récit en vers à la première personne rapporte un rêve de Christine: la sibylle de Cumès lui fait traverser la Terre sur un chemin appelé «Lonc Estude», puis monter jusqu'au firmament (et non jusqu'au premier mobile, comme Dante) sur une échelle de spéculation. Il s'agit d'une mise en récit allégorique de la traversée des matières du savoir (à propos de cette traversée des espaces scientifiques, voir Ribémont 1995 et Delale 2013). Cette fois, c'est le corps entier qui est engagé dans l'expérience des sciences, et avec lui tout particulièrement le sens du toucher.

Lorsque Sibylle présente à Christine la voie de «Lonc Estude», elle décrit du même coup la diversité des voies alentours qui ont des destinations différentes. Plus les pentes sont escarpées, plus l'environnement est impraticable et plus ces voies rapprochent de Dieu.

Ces chemins que vois traversans,  
Ou nul ne passe, s'il n'a sens,  
Conduisent par trestous les lieux  
Ou gent vont au dessoubz des cieulx;  
Dont .ii. y a, sans plus, non trois,  
Qui [...] conduisent la droite voye

Ou ciel qui a droit s'i convoye,  
Tout soient ilz haulx et estrois.  
Le chemin que tu vois plus drois,  
Plus estoit et plus verdoiant,  
La face de Dieu est voyant  
Cil qui le suit jusqu'a la fin.  
Le chemin de plus courte fin  
Qui est de cellui au delez,  
Que tu vois plus large en tous lez,  
Cil, je te creant fermement,  
Conduit jusques au firmament.  
[...]  
Mais ceste voie est plus certaine,  
Car par science est ordenee;  
Mais celle autre est ymaginee.  
Par celle nous fault toutevoye  
Passer, car ceste estroite voye  
Te seroit trop fort a suivre.

(«Chemin de long estude», v. 889–919)

Ces chemins transversaux que tu vois, que nul n'emprunte s'il n'a suffisamment d'esprit, conduisent partout sous les cieux où vont les gens; [...] il y en a deux seulement d'aussi étroits, pas plus, [...] [qui] conduisent au plus court jusqu'au ciel celui qui marche droit, bien qu'ils soient étroits et raides. Le plus direct des deux, qui est également plus étroit et plus vert, révèle la face de Dieu à celui qui le suit jusqu'au bout. L'autre chemin, à côté du premier, plus court et, comme tu le vois, plus large de partout, celui-là, je te l'assure, conduit jusqu'au firmament [...]. [M]ais celui-ci est plus sûr, car il est réglementé par la science. Le premier chemin requiert l'imagination; il faut nous en abstenir, car cette voie étroite te serait trop difficile à suivre. («Chemin de long estude», p. 141–143)

Il y a trois types de voies: celles qui mènent au ciel jusqu'à Dieu, celles qui mènent au firmament et celles qui, comme le chemin de «Lonc Estude», ne parcourent que le monde terrestre. On retrouve la distinction dans les matières du savoir entre la théologie (qui va jusqu'à Dieu), les autres sciences théoriques (qui étudient jusqu'au firmament) et les sciences pratiques (qui se limitent au monde terrestre). Ces trois types de voies permettent d'établir une distinction parmi les lecteurs entre les «soubtilz» et les «letrrés»,

entre ceux qui se consacrent aux sciences théoriques et ceux qui maîtrisent uniquement les sciences pratiques à la portée moins «profonde», puisque la pratique demeure attachée aux apparences concrètes du quotidien:

Ces chemins et ces beaux passages  
Que vois l'un plus que l'autre larges  
Si sont reservez aux soubtilz  
Selon leurs divers appetis;  
Et tant plus les verras estrois,  
Plus sont delitables et drois,  
Et mains y repaire de gent.  
[...]  
Mais cestui plus que parchemin  
Ouvert, ou nous sommes entrez,  
Si est reservé aux lettrez  
Qui veulent aler par le monde,  
Sans querir voye trop parfonde.  
(«Chemin de long estude», v. 907–920)

Ces chemins et ces beaux lieux de passage que tu vois, certains plus larges que d'autres, sont réservés aux esprits subtils, selon leurs appétits divers; plus étroits tu les verras, plus ils sont plaisants et directs, et moins l'on y trouve de gens. [...] Mais la voie où nous sommes entrées, qui se déroule aussi facilement qu'un parchemin, est destinée aux lettrés qui veulent parcourir le monde sans rechercher une route trop ardue. («Chemin de long estude», p. 143)

Se cantonnant d'abord au domaine des lettrés, Christine et Sibylle empruntent le chemin de «Lonc Estude» jusqu'aux abords du Paradis Terrestre. Là, Sibylle convoque Imagination, un vieillard sorti des nuages qui leur jette une échelle construite dans une matière étrange, la «speculation». Ce terme renvoie aux sciences théoriques, dites spéculatives parce qu'elles sont abstraites. Or comme dans l'extrait précédent où la voie du firmament était «imaginée», seule l'imagination permet d'accéder aux abstractions de l'intellect. Spéculation et imagination sont donc deux compétences nécessaires pour imaginer des raisonnements abstraits. Tous les «soubtilz» ne sont pas égaux face à ces compétences, ce dont témoigne la variété des échelles qu'Imagination leur réserve:

[...] Mes tout d'une matiere  
Ne sont pas; l'une est plus legiere  
Que l'autre et plus soubtilement faite,  
L'autre est plus grosse et mains parfaite.  
Et aux gens soubtilz sont données  
Ces escheles, et ordenees  
Pour ceulx qui veulent hault ataindre.  
Et selon que leur force est graindre,  
Eschele leur est envoyee.  
Mais tu es moult bien avoyee,  
Dieux mercis, selon ta puissance,  
Car tu as congié et licence  
De monter jusqu'au lieu celestre.  
Par ceste eschele ou plus hault estre  
N'iras que jusqu'au firmament.  
[...]  
Monter ou firmament te fault,  
Combien que autres montrent plus hault;  
Mais tu n'as mie le corsage  
Abille a ce.  
(«Chemin de long estude», v. 1659–1680)

Mais elles ne sont pas toutes pareilles: l'une est plus légère, plus finement ouvree; l'autre plus grossière et moins parfaite. Elles sont données aux esprits subtils, confectionnées pour ceux qui visent haut. L'on se voit envoyer une échelle proportionnée à sa force. Grâce à Dieu, et en fonction de tes pouvoirs, tu es sur un très bon chemin; car tu as l'autorisation de monter jusqu'au séjour céleste. Cette échelle ne te mènera pas plus haut que le firmament[ le ciel qui contient les étoiles]. [...] Il te faut monter au firmament; d'autres vont encore plus loin, mais tu n'as pas du tout la stature qui convient à cela. («Chemin de long estude», p. 187–189)

Ce n'est pas la matière qui détermine son propre degré d'exploration par le lecteur ou par le personnage d'auteur. Ce sont les capacités de ce lecteur ou de cet auteur, son «corsage», qui l'induisent. Terme intéressant, car on attendrait ici «courage», la disposition intérieure, les ressources psychologiques. Or il s'agit moins d'une personnalité que d'un problème de stature: le corps, cerveau compris, est matériel, il est donc plus ou moins gros, plus

ou moins résistant et plus ou moins subtil. C'est ce que rappelle Christine à Sibylle dans les souffrances qu'elle éprouve à grimper sur l'échelle de spéculation:

Pour Dieu, regardez mon deffaut,  
Car auques tout le cuer me faut,  
Dame qui pris m'avez en garde!  
Je sçay bien que vous n'avez garde  
De périr ycy, car passible  
Corps n'avez pas, mais impossible  
Est a moy, qui l'ay trop pesant.  
(«Chemin de long estude», v. 1715–1721)

Pour l'amour de Dieu, ayez égard à ma condition, car le cœur me manque, Dame qui m'avez prise en charge. Je sais bien que vous ne craignez pas de périr ici: votre corps n'est pas mortel. Mais ce n'est plus tenable pour moi qui ai un corps pesant. («Chemin de long estude», p. 191)

En exprimant sa peur, le personnage de Christine met en scène à l'intérieur du récit le risque d'abandon des lecteurs face à la difficulté des matières convoquées. Or cette difficulté n'est pas métaphorique, mais réellement corporelle: elle est vécue comme une activité physique trop intense pour un corps trop peu résistant ou trop peu entraîné, qui manifeste ses limites. Le personnage d'autrice thématise la peur du lecteur face à cette limite rencontrée et le lecteur, voyant le personnage se faire rassurer, se rassure lui-même par relais.

Cette excellente technique pour contrecarrer les abandons de lecture vient d'une conception linéaire des sciences à l'intérieur de leur géographie. Le trajet de découverte du savoir doit être progressif, depuis la Terre jusqu'au premier mobile. On commence par l'histoire, les sciences pratiques, par un terrain clair et plat, avant de grimper des pentes escarpées ou de plonger dans les profondeurs des sciences obscures.<sup>5</sup>

Pour Christine de Pizan, il ne semble donc pas y avoir de limitation dans les sujets qu'un récit à la première personne peut aborder. Toutes les matières sont recevables du moment qu'elles sont adaptées au public, et le per-

sonnage à la première personne est un excellent véhicule d'adaptation de la matière – non en la présentant pour plus simple qu'elle est, mais en indiquant qu'on peut la parcourir sans tout comprendre et sans que cela soit grave.

### **3. Conclusion: la faiblesse de l'étudiant(e) relève-t-elle d'une essence ou d'un accident?**

Comment les lecteurs ont-ils reçu ce personnage d'autrice, dépeint en difficulté pour rassurer ses lecteurs? Sur le plan le plus immédiat, le procédé semble avoir été particulièrement efficace. Les réécritures au masculin des œuvres de Christine témoignent d'une absolue capacité des lecteurs, qu'ils soient hommes ou femmes, à s'identifier à l'autrice personnage, quitte à effacer sa féminité dans leurs réécritures. C'est une manière d'effacer entièrement l'autrice première tant on a glissé sa propre identité dans son corps. Ainsi d'une ballade de Charles d'Orléans, «Alone am y and wille to be alone», qui semble être une adaptation masculine de la onzième des «Cent Balades», «Seulete suy et selete vueil estre». Ainsi de la réécriture anonymisée des «Fais d'armes et de chevalerie», supprimant les marques de féminin dans les accords à la première personne: même lorsque l'identité féminine pouvait gêner le lectorat, le texte lui-même a continué d'être transmis. Les protestations d'humilité de l'autrice ont pu faire disparaître son personnage sans entraîner la disparition du texte alentour. Et lorsqu'il a été conservé, le personnage de Christine autrice n'a cessé de fasciner les lecteurs, devant texte et image à lui seul dans des recueils de vies de femmes illustres ou dans des œuvres plastiques, par exemple «The Dinner Party» de Judith Chicago (cf. Delale 2021). Ce personnage donne donc bien envie de lire: il a évolué indépendamment du texte, soit que le texte lui survive, soit qu'il mène une vie indépendante, suscitant par rebond une curiosité pour ses textes.

On observe pourtant une différence nette dans la compréhension de ses faiblesses par l'autrice, d'une part, et par les lecteurs, d'autre part. Pour

Christine de Pizan, la faiblesse du corps face aux matières spéculatives n'est pas comprise comme une essence constitutive de l'individu, mais comme purement contingente, liée simplement à une expérience de la vie. Sibylle le dit très clairement lors la montée sur l'échelle de spéculation:

Mais tu n'as mie le corsage  
Abille a ce. Toutefois say ge  
Que de toy ne vient le deffaut,  
Mais la force qui te deffaut  
Est pour ce que tart a m'escole  
Es venue.

(«Chemin de long estude», v. 1679–1684)

Mais tu n'as pas du tout la stature qui convient à cela; toutefois, je sais que la faute n'est pas tienne. Si la force nécessaire te fait défaut, c'est parce que tu es venue tard à mon école. («Chemin de long estude», p. 189)

La faiblesse est pour Sibylle un accident. Elle n'est pas constitutive du «corsage» féminin ni programmée dans sa biologie. Ce n'est pas le corps des femmes qui empêche ou entrave leur accès aux sciences théoriques, mais le retard avec lequel elles arrivent à l'école de Philosophie – quand elles y arrivent.

Pourtant les lecteurs de Christine de Pizan ont été jusque vers la fin du xx<sup>e</sup> siècle pratiquement unanimes: ils ont systématiquement essentialisé la féminité de l'autrice comme une faiblesse structurelle de son identité, qui la destinait à échouer dans sa tâche. La voie moyenne choisie par le personnage d'autrice est devenue une destinée imposée à l'autrice par son corps. Exemple parmi tant d'autres, Oscar Havard, auteur d'un catalogue des «Femmes illustres de la France» publié en 1885 chez Mame à Tours (un éditeur spécialisé dans les beaux livres pour les enfants, la bourgeoisie et les femmes), cite un autre critique à propos de Christine de Pizan et commente:

Je ne veux point réhabiliter Christine de Pisan, dit M. Désiré Nisard. Ceux qui ont manqué de génie ont mérité d'être oublié. Christine de Pisan n'eut que du savoir et le talent d'une femme qui se hausse à des sujets virils. Elle est restée

aussi loin de la grâce et du naturel d'une femme que de la force de pensée d'un homme.

L'arrêt est équitable, s'il s'agit des qualités qui font les livres durables; mais peut-être y aurait-il autant d'injustice à abaisser Christine de Pisan que de galanterie paradoxale à la vouloir réhabiliter. [...] Christine de Pisan voulut aller plus haut que Froissart, et n'eut pas la force de s'élever jusqu'à Commynes; elle n'eut donc que de l'ambition. Mais l'ambition est plus féconde que l'esprit d'imitation. Elle a péri dans ses efforts; toutefois la pensée même qui les lui fit faire lui a survécu. (Havard 1885, p. 159–160)

L'échec de Christine de Pisan mis en scène par Christine de Pisan est bien l'agent de sa longévité auctoriale. En thématissant ses faiblesses dans son œuvre entière, l'autrice a construit pour elle-même un personnage hybride, à la fois porteuse de la maternité de ses œuvres et lectrice déficiente de ses textes. C'est par ce tour de magie, en coupant la femme en deux, que le récit à la première personne a pu aborder chez elle tous les sujets, toutes les matières. La narratrice et le personnage ne sont que le véhicule, la rhétorique; la matière de l'autrice, c'est la métaphysique. Dans l'articulation de ces deux pièces réside le mécanisme de la pratique des lettres.

## Notes

- <sup>1</sup> L'auteur fait allusion à un passage de l'«Advision Cristine», partie III, chapitre 10, p. 111: «Adonc me pris a forgier choses jolies, a mon commencement plus legieres, et tout ainsi comme l'ouvrier qui de plus en plus en son euvre se soubtille comme plus il la frequente, ainsi tousjours estudiant diverses matieres, mon sens de plus en plus s'imbuoit de choses estranges, amendant mon stille en plus grant soubtilleté et plus haulte matiere, depuis l'an mil .IIII<sup>C</sup>IIII<sup>XX</sup>. et .XIX. que je commençay en ce tendis .XV. volumes principaux sans les autres particuliers petis dictiez, lesquelz tout ensemble contiennent environ .LXX. quaiers de grant volume, comme l'experience en est manifeste» («Alors, je me mis à forger de jolies choses, plus légères au commencement, et tout comme l'ouvrier qui devient de plus en plus subtil dans ses œuvres à force de les pratiquer, en continuant toujours à étudier diverses matières, mon intelligence s'imprégnait de plus en plus de choses nouvelles, et mon style s'améliorait, gagnant en subtilité et touchant de plus hautes matières, depuis l'an mille trois cent quatre-vingt-dix-

neuf où je commençai, jusqu'en cette année mille quatre cent cinq où je ne cesse de continuer; j'ai compilé pendant ce temps quinze volumes principaux, sans compter les autres petits poèmes séparés, et l'ensemble remplit environ soixante-dix cahiers de grand format, comme on peut le vérifier», *«Voix de femmes»*, p. 508).

- 2 Le sens de l'odorat est convoqué plus ponctuellement dans le corpus, par exemple dans l'épître du débat sur le *«Roman de la Rose»* citée plus haut: «peut bien estre que je y ay cueilli des basses flourettes du jardin delicieux, non pas monté sur les haulx arbres pour cueillir de ce beau fruit odourent et savoureux [...]. Et mesmes pour l'oudour des flourettes, dont j'ay fait grasles chappellés, ceulx qui les ont voulu avoir [...] ce sont esmerveillez de mon labour» (*«Epistres du debat»*, *Épître de Christine de Pizan à Pierre Col*, [33a–c], p. 206–207; «il se peut bien que j'ai cueilli quelques petites fleurs du jardin délicieux, mais je ne suis pas montée aux grands arbres pour aller cueillir le beau fruit odorant et savoureux [...]. Pour l'odeur des fleurettes avec lesquelles j'ai fait de petites guirlandes, certains [...] ont voulu les avoir [et] se sont extasiés devant mon travail», Greene 2006, p. 267).
- 3 Voir aussi *«Charles V»*, partie III, chapitre 65, t. II, p. 166: «car, disoit-il [Aristote], comme les sens à ce nous soient fais, c'est assavoir à cognoistre les choses à [l']utilité de vivre, doublement, dist-il, sont ilz de nous amez: pour eulz meismes, en tant comme ilz font cognoistre, et pour vivre, en tant qu'ilz scevent pourchacier et aussi discerner ce qui est bon du mal» (*«Aristote a prouvé cette hypothèse en disant que comme nos sens sont faits pour connaître ce qui est utile pour vivre, nous les aimons doublement: pour eux-mêmes, comme moyens de connaissance, et pour la vie, car ils savent chercher et discerner le bien du mal»*, Blanchard et Quereuil 2013, p. 333). On retrouve dans cette double utilité des sens la double vocation des lettres, entre la métaphysique qui aide à connaître le monde et la rhétorique qui sert la morale sous toutes ses formes pratiques (éthique, économique et politique).
- 4 Une cécité totale touche ceux qui étudient la matière alchimique car, à l'inverse de la philosophie qui est trop lumineuse, l'alchimie est trop obscure: «Et yci est la decevance, car chacun qui s'i fiche cuide estre du nombre des plus soubtilz et abuse en son entendement en estudiant yceulz livres, lesquel baillent le sens de leurs termes a si doubles ententes que le plus clerveant n'i voit nulle goute» (*«Advision Cristine»*, partie II, chapitre 18, p. 82; «C'est là que réside la tromperie, car chacun de ceux qui s'y applique pense être du nombre des plus subtils et fait un mauvais usage de son entendement en étudiant ces ouvrages, qui livrent la

signification de leurs termes à travers tant de doubles sens que le plus clairvoyant n'y voit goutte», *«Voix de femmes»*, p. 484).

- 5 C'est ce que dit Christine à propos de son programme d'éducation autodidacte dans l'«Advison Cristine», partie III, chapitre 10, p. 110: «Ne me pris pas comme presomptueuse aux parfondescs des sciences obscures es termes que ne sceusse comprendre [...]. Ains, comme l'enfant que au premier on met a l'a.b.c., me pris aux histoires anciennes des commencemens du monde [...]; après aux deductions des sciences selon ce qu'en l'espace du temps que je estudiay en pos comprendre» («Je n'eus pas la présomption de m'engager dans les profondeurs des sciences obscures, formulées en des termes que je n'aurais pas su comprendre [...]. Mais, comme l'enfant que l'on met d'abord à l'ABC, je me mis aux histoires anciennes des commencements du monde [...]. Je me mis ensuite aux exposés des sciences, selon ce que je pus en comprendre pendant le temps que je passai à leur étude», *«Voix de femmes»*, p. 507).

## Bibliographie

### Sources primaires

- Aristote: *Métaphysique*. Introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin, Paris 2008.
- Christine de Pisan: *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, éd. Suzanne Solente, 2 vol., Paris 1936–1940.
- Christine de Pisan: *La Vision de Christine*. Introduction et traduction en français moderne par Anne Paupert, in: Régnier-Bohler, Danielle (éd): *Voix de femmes au Moyen Âge: savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie, XII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècle*, Paris 2006 (Bouquins), p. 407–542.
- Christine de Pisan: *Le Débat sur le Roman de la Rose*, trad. en français moderne par Virginie Greene, Paris 2006.
- Christine de Pizan: *Le Livre du corps de policie*. Édition critique avec introduction, notes et glossaire par Angus J. Kennedy, Paris 1998.
- Christine de Pizan: *Epistre Othea*. Édition critique par Gabriella Parussa, Genève 1999.
- Christine de Pizan: *Le chemin de longue étude: édition critique du ms. Harley 4431*, éd. et trad. Andrea W. Tarnowski, Paris 2000.

- Christine de Pizan: Le livre de l'advison Cristine, édition critique par Christine Reno et Liliane Dulac, Paris 2001.
- Christine de Pizan: Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V; présentation, notes et index de Joël Blanchard; traduction [du français moyen] de Joël Blanchard et de Michel Quereuil, Paris 2013.
- Christine de Pizan: Le Livre des epistres du debat sus le Rommant de la Rose, éd. Andrea Valentini, Paris 2014.
- Le Livre de la mutacion de Fortune, par Christine de Pisan, publ. d'après les ms. par Suzanne Solente, 4 vol., Paris 1959–1966.
- Œuvres poétiques de Christine de Pisan, publiées par Maurice Roy, 3 vol., Paris 1886–1896.

### Sources secondaires

- Cerquiglini-Toulet, Jacqueline: Le goût de l'étude: saveur et savoir chez Christine de Pizan, in: Hicks, Eric C. [u.a.] (éd.): Au champ des escriptures. IIIe Colloque international sur Christine de Pizan (Lausanne, 18–22 juillet 1998), Paris 2000 (Études christiniennes 6), p. 597–608.
- Cropp, Glynnis M.: Philosophy, the Liberal Arts, and Theology in «Le Livre de la mutacion de Fortune» and «Le Livre de l'advison Cristine», in: Green, Karen/Mews, Constant J. (éd.): Healing the Body Politic: The Political Thought of Christine de Pizan, Turnhout 2005, p. 139–159.
- Delale, Sarah: Le long chemin de paix de Christine de Pizan, in: *Questes* 26 (2013), p. 91–109.
- Delale, Sarah: Diamant obscur. Interpréter les manuscrits de Christine de Pizan, Droz 2021.
- Ferlampin-Acher, Christine/Girbea, Catalina (éd.): Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale, Rennes 2017.
- Havard, Oscar: Les Femmes illustres de la France, Paris 1885.
- Ribémont, Bernard: Christine de Pizan: entre espace scientifique et espace imaginé («Le Livre du Chemin de long estude»), in: Dulac, Liliane/Ribémont, Bernard (éd.): Une femme de lettres au Moyen Âge. Études autour de Christine de Pizan, Orléans 1995, p. 245–261.
- Ribémont, Bernard: Christine de Pizan, Isidore de Séville et l'astrologie: compilation et «mutacion» d'un discours sur les arts libéraux, in: Dulac, Liliane (éd.): Désireuse de plus avant enquerre [...]: Actes du VIe colloque international sur Christine de Pizan, Paris, 20–24 juillet 2006: volume en hommage à James Laidlaw, Paris 2008, p. 303–314.

Ribémont, Bernard: Christine de Pizan et les arts libéraux: un modèle à géométrie variable, in: *French Studies. A Quarterly Review* 63/2 (2009), p. 137–147.

Séché, Alphonse: *Les Muses françaises. Anthologie des femmes-poètes (1200 à 1891). Morceaux choisis accompagnés de notices biographiques et bibliographiques, t. I*, Paris 1908.

### **Adresse de l'auteur:**

Sarah Delale  
Université catholique de Louvain  
Chargée de recherches FNRS / UCLouvain  
Groupe de recherche sur le moyen français  
Place Blaise Pascal, 1 boîte L.3.03.21  
1348 Louvain-la-Neuve  
E-Mail: [sarah.delale@uclouvain.be](mailto:sarah.delale@uclouvain.be)